

The Discourse of Identity Between Two Cultures in Migrant Literature: Yamina Benguigui and Fatou Diome

TANJI Lobna

(Etudes doctorale en sciences sociales, faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ain Chock / Université Hassan II, Maroc).

ABSTRACT: Literature plays a major role in imagining, saying and doing the city. Migrant writing provides an insider's view of the process of acculturation, the construction of migrant identity and urban identity. Identity is one of the key areas of contemporary research, as are immigration and the city. Today, identity is conceived as the result of constructions and strategies that are constantly changing and being recomposed. Cultural identity is constructed and maintained through the process of sharing collective knowledge such as traditions, heritage, language, aesthetics, norms and customs. Since birth, women have been searching for their identity as women in a world dominated by men. This is a world in which women have no place other than in the public sphere, i.e. the home where they live, while the private sphere is reserved for men. Through their writing, authors Yamina Benguigui and Fatou Diome try to demand that women have a place in the public sphere. Through the protagonists of their stories, they call for the emancipation of women and female identity. Zouina, the protagonist of *Inch'allah dimanche*, left for France to live near her husband. On her journey, she is in search of her identity as much as an Algerian, but she will be confronted with another French identity. But during her stay, she was emancipated as much as an Algerian woman. Salie, the protagonist of the novel *Le Ventre de L'Atlantique*, has been searching for her identity since birth, through being the other.

Keywords - woman, female identity, emancipation, to be the other, Fatou Diome, Yamina Benguigui, cultural identity

1. INTRODUCTION

La littérature joue un rôle majeur dans le travail d'imaginer, dire et faire la ville. L'écriture migrante permet de voir, de l'intérieur, le processus d'acculturation, la construction de l'identité migrante et de l'identité urbaine. Après une réflexion sur les concepts d'« identité migrante », d'« identité urbaine » et d'« écritures migrantes », la littérature migrante de plusieurs espaces francophones est analysée et plus particulièrement l'interaction du travail de fiction et du travail d'analyse et / ou de recherche chez des écrivains migrants. Nous étudions l'apport de ces écrivains à la construction des images de la ville, des lectures, des représentations, des interprétations de même que leur lutte pour restaurer, valoriser et perpétuer la mémoire des immigrants et celle des espaces urbains et périurbains qu'ils ont investis et où ils ont œuvré.

L'identité constitue l'un des champs importants de la recherche contemporaine, tout comme l'immigration et la ville. L'identité est aujourd'hui conçue comme résultat de constructions et de stratégies, en constante évolution et en recomposition (KASPI et RUANO-BORBALAN, 1996-1997, p. 4). Une série de facteurs tels que la mobilité accrue, les contacts et les diverses formes de métissage, qui « brouillent » et « interpellent » les systèmes de référence identitaires habituels, requièrent de nouvelles approches de l'identité (VIENNE, 2000 [1991], p. 800). Il y'a plusieurs types d'identité mais, on va traiter l'identité culturelle ou l'identité entre deux cultures ou deux espaces. L'identité culturelle est construite et maintenue par le processus de partage de connaissances collectives telles que les traditions, le patrimoine, la langue, l'esthétique, les normes et les coutumes. Comme les individus sont généralement affiliés à plus d'un groupe culturel, l'identité culturelle est complexe et multidimensionnelle. Alors qu'auparavant les chercheurs supposaient que l'identification aux groupes culturels était évidente et stable, la plupart la considèrent aujourd'hui comme contextuelle et dépendante des changements temporels et spatiaux.

Le corpus choisi pour l'étude est : Inch'allah Dimanche de Yamina Benguigui et Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome. Le choix de ce dernier est fait selon plusieurs critères : le premier c'est d'avoir des romans écrits par des femmes et les protagonistes sont aussi des femmes : Zouina dans Inch'allah dimanche et Salie dans Le Ventre de l'Atlantique. Le deuxième c'est que les personnages sont à la recherche de leurs identités dans une culture différente de la culture de leurs pays natal. Le troisième c'est la nationalité des auteures qui appartiennent au continent africain. La quatrième c'est que les auteures ont vécues l'expérience de la migration.

Pour analyser ce corpus, il faut répondre aux questions suivantes :

Comment le personnage principal de chaque roman recherche son identité à travers deux cultures différentes : culture de pays natal et culture de pays d'accueil ?

Comment l'identité peut changer entre deux espaces à travers le voyage, pour trouver un troisième espace qui réunit les deux cultures ?

Pour répondre à ces questions, on va en premier lieu donner une définition à l'identité, à l'identité culturelle et à l'identité féminine et on va en deuxième lieu analyser le corpus choisi à travers l'identité des protagonistes de ce dernier

2. HEADINGS

1. L'identité

L'identité est conçue comme :

[...] un ensemble de représentations constantes et évolutives que l'on a de soi et que les autres ont de nous. Un sentiment d'identité que chacun construit autour d'une certaine quête de reconnaissance, que l'on acquiert en se réalisant par l'action, (responsabilité, création, engagement, action sur les objets...) par l'expression de ses valeurs afin de prendre conscience d'être « cause et d'être quelqu'un » aux yeux des autres et à ses propres yeux. L'individu s'inscrit dans une temporalité, il sait d'où il vient, qui il est et où il désire aller. En définitive il suit un fil rouge qui lui permet d'être conscient de son passé pour construire son avenir, dans l'objectif d'atteindre son propre idéal.

L'identité se caractérise également par la dualité de sa formation. Elle est tant unique, chacun possède sa propre identité ; que multiple : adaptation en fonction des différentes interactions avec autrui et intégration dans différents milieux (professionnels, affectifs...), pouvant également amener à différents conflits, tant par des phénomènes de dédoublement ou d'oppositions interpersonnelles que par différents processus de conflits intrapersonnels. Elle se construit à la fois dans la continuité et dans le changement ; et autant dans la ressemblance que dans la séparation, c'est à dire l'autonomisation qui permet l'affirmation personnelle.

2. L'identité culturelle

L'identité culturelle fait référence à l'identification ou au sentiment d'appartenance à un groupe particulier, basé sur diverses catégories culturelles, dont la nationalité, l'ethnicité, la race, le sexe et la religion. Dans notre monde

globalisé où les rencontres interculturelles sont en augmentation, l'identité culturelle est constamment mise en œuvre, négociée, maintenue et remise en question par des pratiques de communication.

Le concept d'identité culturelle est utilisé par les chercheurs dans un large éventail de disciplines des sciences humaines et sociales, notamment la communication et les études culturelles, mais aussi la psychologie, l'histoire, la linguistique et les études régionales, entre autres. Les chercheurs en communication et en études culturelles examinent les moyens et les pratiques de communication comme étant à la fois les résultats et les éléments constitutifs de l'identité culturelle. En dehors du milieu universitaire, le concept d'identité culturelle est, le plus souvent utilisé par les organisations nongouvernementales, dans les sociétés multiculturelles comme un moyen de reconnaître et de célébrer les identités des groupes raciaux et ethniques marginalisés.

L'identité culturelle d'une personne se crée en relation avec les autres dans un contexte social unique. Toutes les identités culturelles sont définies par la reconnaissance de la présence des autres et de leurs pratiques culturelles. Le dialogue interculturel est essentiel à la construction de l'identité culturelle car il encourage les individus à voir les similitudes et les différences avec les autres et à définir leur identité. Le dialogue interculturel produit un espace contesté où l'identité culturelle est constamment redéfinie et négociée.

Le concept d'identité culturelle a été principalement étudié dans les sociétés multiculturelles et les sociétés possédant une histoire de colonialisme occidental moderne. Les États-Unis et le Royaume-Uni ont été au centre de la production de théories pertinentes et d'études empiriques, influencés par les mouvements de défense des droits civils dans les années 1960 et les politiques identitaires des années 1980. Par conséquent, les études existantes sur l'identité culturelle ne reflètent pas les contextes sociaux et culturels d'autres parties du monde. L'Asie est l'une des régions qui est restée en dehors de ce domaine de recherche en raison de la population relativement homogène dans de nombreux pays asiatiques. La mise en valeur et le partage des connaissances vernaculaires enracinées dans les cultures non- occidentales permettront d'affiner davantage le concept.

3. L'identité culturelle : entre deux rives : l'Europe et l'Afrique

La rencontre entre plusieurs cultures est sans doute une expérience particulière, qui risque d'être complexe et conflictuelle. Elle mobilise une lutte individuelle et collective dans la mesure où le lieu de naissance donne le droit au sol, mais il ne devient pas nécessairement la mère-patrie. Ce territoire risque même parfois de se transformer en un espace d'hostilité et d'aliénation. Ainsi, affronter le contact de plusieurs cultures, c'est être en face d'une nouvelle condition interculturelle voire multiculturelle. La notion de multiculturalisme est née en Europe aux alentours des années 80 « c'est seulement en 1989 que l'on le trouve dans le Oxford English Dictionary »ⁱ, alors que ses pays étaient confrontés à un flux d'immigration croissant et à des revendications d'origine ethnique et religieuse. Elle réfère à la reconnaissance conformiste de diverses identités culturelle, linguistique et sociale au sein d'une même communauté.

Ainsi, le concept « multiculturel » reconnaît ouvertement le statut légitime de ces identités, leur pouvoir et leur capacité à se transformer, et rejette le processus d'acculturation. Le multiculturalisme vise donc à mettre en contact des ressortissants de systèmes culturels et religieux différents « Il émerge quand des rencontres effectuées entre porteurs de systèmes différents produisent des effets spontanés dans lesquels on n'intervient pas »ⁱⁱ.

Dans ce contexte, le multiculturel peut mieux définir les rencontres passagères et les contacts éphémères entre des ressortissants de cultures différentes. Par conséquent, les politiques menées au nom du multiculturalisme tentent d'articuler une prise en compte de la notion de la diversité culturelle de la société étant « composée de populations qui se distinguent par leur milieu social, par leurs appartenances religieuse, ethnique, nationale ou régionale »ⁱⁱⁱ tout en proclamant le respect du principe d'égalité et d'équité entre les individus, ainsi que le maintien de l'harmonie sociale de l'ensemble national.

Être entre deux cultures, ne veut donc pas dire nécessairement être dans l'une et l'autre, car c'est souvent n'être ni dans l'une ni dans l'autre. Parfois même, les frontières, qui sont censées instaurer des limites entre les deux cultures, sont imprécises voire « floues ». Conformément à cette vision, je rejoins les propos de Daniel Sibony : Entre deux langues, deux cultures c'est encore plus évident : de telles entités ne viennent pas se recoller ou s'apposer le long d'un trait, d'une frontière, d'un bord à deux traces viennent s'ajuster ou se correspondre. Il n'y

a pas deux identités différentes qui viennent s'aligner pour s'accoupler le long du trait qui les sépare. Au contraire, il s'agit d'un vaste espace où recouvrements et intégrations doivent être souples, mobiles, riches de jeux différentiels.^{iv}

Néanmoins, traiter de la problématique de soi et de l'Autre, du semblable et du différent n'évite, en aucune manière, l'austérité de l'existence presque tragique de l'étranger et de l'émigré : « La difficulté de vivre dans un langage où les mœurs, loin de vous unir à ceux qui la portent comme vous, s'exaspère de déchirements internes. Car bien souvent elle vous divise entre origines, elles-mêmes hiérarchisées en raison inverse de l'écart qui vous sépare du type majoritaire »^v.

L'identité est donc ce mouvement qui se défile dans l'espace de l'entre-deux. Tout blocage peut entraîner une atteinte à l'identité, voire une angoisse mortelle et profonde. L'entre-deux offre une opportunité pour activer le mouvement nécessaire dans la construction identitaire, mais lorsque cette énergie qu'il offre n'est pas suffisamment déployée, le processus de formation se bloque et l'identité se disperse en mosaïque. En effet, une identité tiraillée entre deux rives est celle qui a échoué à déployer le mouvement pour se (re)construire. Figée devant deux cultures (arabe et française), deux religions (musulmane et catholique), elle se trouve incapable de faire son choix.

4. L'identité entre deux espaces et entre de deux cultures dans Inch'allah Dimanche chez Yamina Benguigui

Par ses expériences Zouina est menée vers un nouvel espace entre la culture algérienne et française. Elle construit une nouvelle identité qui n'est ni binaire ni amalgame, mais plutôt kaleidoscopique⁴

Zouina, le personnage principal d'Inch'Allah Dimanche perd par force son identité traditionnelle ancrée en Algérie. Elle est victime du regroupement familial de 1974 qui l'oblige d'aller en France pour rejoindre son mari à contrecœur, pendant que son mari Ahmed, travaille en France. Privée de la servante que Zouina représente pour elle, Aïcha veut réclamer son autorité sur Zouina : « Je vais te dresser ! Dix ans de liberté, ça suffit ! Tu dois être digne de mon fils ! » (Benguigui 28). Aïcha arrache le passeport de Zouina, et effectivement arrache son identité tandis qu'elle voyage vers un nouveau pays, inconnu et qui représente un destin incompréhensible. Sans sa carte d'identité, Zouina ne peut rien prouver à personne. Aïcha ne donne aucun privilège à Zouina ; elle garde tout sous clef et elle surveille la jeune femme avec les yeux d'un faucon, cherchant la moindre faute. Donc, elle est doublement empêchée d'engager son nouveau lieu: 1) par le fait qu'elle est étrangère et 2) par sa belle-mère, Aïcha.

Les nouveaux lieux étouffent Zouina. La première fois qu'elle voit sa maison en France, elle remarque qu'il y a des cartons partout et le « papier beige à grosses fleurs brunes semble vouloir étouffer toute chance de lumière » (40). Ceci est un contraste brutal aux couleurs de l'Algérie. Elle regarde des cartes postales de son pays sur le mur et s'y laisse tomber. L'image de la mer lui rappelle de sa mère qui s'effondre en même temps que le bateau s'éloigne. Les larmes coulent et elle sait que le cauchemar est en train de commencer.

On la voit tomber en larmes, et puis elle se met une robe d'intérieure. Mais dans le livre on sait exactement ce que Zouina pense, car l'auteur nous le dit, par exemple, Benguigui écrit que cette robe d'intérieur « lui pesé soudain aussi lourd qu'une chape de plomb ».

Le deuil éprouvé par Zouina dans Inch'Allah Dimanche est facile à voir, mais encore plus facile dans le film. Elle cherche une famille du nom de Bouira, pour garder les liens au pays et aussi pour trouver quelqu'un qui peut comprendre sa situation de nouvelle immigrée. Quand elle rend visite aux Bouira, les peurs de Zouina deviennent claires. D'abord elle est très heureuse de les avoir trouvés. La femme, nommée Malika, est jeune comme elle. Zouina croit que leurs expériences sont semblables, mais pendant leur échange, elle commence à voir qu'il y a des grandes différences entre elles. Malika a déjà passé dix ans en France, cependant Zouina est plus assimilée, par exemple Zouina sort seule sans la permission de son mari. Malika est choquée et l'expulse des elle découvre qu'Ahmed ne sait rien de cette visite. Zouina martèle sur la porte et crie à Malika : « Pour nos morts 1... Pour l'Aïd ! Ne m'abandonne pas ! » C'est à ce point qu'elle commence à réaliser que l'Algérie n'est plus pour elle.

L'histoire particulière entre la France et l'Algérie représente une barrière à l'assimilation ou au moins à l'adaptation au nouveau pays. Il y a toujours les mauvais sentiments, les mémoires ancrées dans la guerre entre la France et l'Algérie, ce qu'on peut remarquer quand Zouina rend visite à Mme Manant et se trouve mal à l'aise en face des « photos d'un homme, un militaire, seul ou au milieu d'un group, la poitrine bardée de décorations » devant les paysages algériens. Zouina est peut-être mal à l'aise parce que les rôles traditionnels du colon et colonisé sont inversés, quand Mme. Manant la sert (Fauvel154). Leurs classes sociales sont aussi un obstacle entre l'amnésie entre Zouina (femme d'un ouvrier) et Mme. Manant (membre de la haute bourgeoisie), même si elles se respectent.

Zouina s'assimile assez vite. Nicole, sa voisine la fascine, et on est certain que Zouina aurait beaucoup aimé l'avoir comme garnie, si Aïcha n'avait pas représenté une telle menace à leur amitié. Nicole ne voit pas Zouina comme une étrangère, mais plutôt comme une alliée, une sœur (Fauvel151). Puisqu'elle est divorcée et fondatrice d'une association pour les femmes divorcées, « Nicole wants to help Zouina emancipate herself ». La scène où Nicole porte un cadeau à Zouina montre bien l'amitié qui apparaît entre elles mais aussi des obstacles. Le cadeau que Nicole offre sont des échantillons de maquillage : un tube de rouge à lèvres, une boîte de poudre et un flacon de parfum. Zouina apprécie beaucoup ce cadeau. En sentant le parfum, « elle ferme à demi les paupières, étourdie, grisée par cet instant de plaisir. Une larme glisse sur sa joue » (Benguigui 107). Les pas d'Aïcha interrompent cet instant, et dans le film la peur de Zouina est encore plus évidente quand on la voit carnassier en hâte tous les échantillons pour les cacher avant qu'Aïcha descende. Zouina essaie d'expliquer sa situation à Nicole, et elle reconnaît « qu'elles ne parlaient pas des mêmes choses » (108). Zouina dit qu'Aïcha veut faire venir la deuxième épouse. Nicole est choquée et elle fait allusion au Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, mais « she has only retained the word 'sex' and the phrase 'my body belongs to me', thus reducing Beauvoir's text to a call for sexual freedom »). L'importance de cette scène est qu'elle montre que Zouina n'accepte plus aveuglément les coutumes de sa culture d'origine.

Même si Zouina ne veut pas vraiment refuser d'appartenir à l'Europe. Zouina a de la difficulté à reconnaître ce qu'elle veut. Naturellement, elle ne sait pas à quel point s'enfoncer dans la culture française ou à quel point elle veut garder la sienne. Dans l'histoire, on peut voir clairement l'indécision et la peur de Zouina, quand elle va à la boulangerie pour la première fois et quand elle parle à Nicole. Elle est inhibée aussi par la langue française qu'elle apprend mais lentement. Le village au nord de la France est un lieu froid, d'étrangeté, et d'isolement.

On peut voir le symbolisme du droit de refus quand les tensions éclatent entre Zouina et les voisins, les Donze. Benguigui les décrit : « Ils ont la soixantaine largement dépassée, tous les deux. Avec la retraite est venu le temps des fleurs et nains de jardin. Ils n'ont que ça. Ils ne sont que ça ». Mme Donze a inscrit son jardin dans un concours et elle a peur que les enfants de Zouina vont tous écraser. Donc, quand leur ballon pénètre le jardin des Donze, Mme Donze, rageuse, le coupe en morceaux. Zouina se laisse aller dans la rage, saute la haie qui sépare les jardins en retirant sa robe et s'abat sur Mme. Donze.

« Très calme, soudain, comme délivrée, Zouina se redresse, remet tranquillement sa robe. Ses pieds, le coq de céramique paraît lui jeter un défi haineux. Plantant son regard dans celui de Mme Donze, qui hoquette toujours, elle s'empare du coq, le tient un instant levé au-dessus de la tête, puis le jette dans l'allée où il se brise en deux. Le symbolisme du coq brisé est évident. Zouina prend ce symbole de la France et lui dirige toute sa rage. La brisure de ce symbole proclame qu'elle ne va plus se soumettre à ce pays, elle n'est plus colonisée. De plus, elle se défend et cela est une transformation fondamentale de son identité, comme femme esclave et femme soumise, à une femme indépendante, plus occidentalisée. Entre Zouina et Mme Donze, il y a des tensions constantes. Un jour, Mme. Donze l'approche « Dites ! Je vous ai vue creuser ! » (Benguigui 99). Elle a peur que Zouina va faire le concours.

Zouina répond « Le concours ?... Non ! C'est de la menthe ! Je fais pousser de la menthe » (Benguigui 100). La menthe est une espèce de plante envahissante qui symbolise l'envahissement des étrangers en France. La peur de Mme. Donze et son propos de la menthe qui peut envahir son jardin est pareille et sa peur de ses voisins qui peuvent envahir sa vie.

Pourtant, Zouina et Mme. Donze se ressemblent, une idée que Benguigui relevé souvent dans son œuvre. Par exemple, dans le film on voit que Zouina et Mme. Donze écoutent les mêmes émissions et la radio, le jeu des

Mille francs et Minnie Grégoire, mais dans le livre, ce n'est que Zouina qui en écoute. On se demande pourquoi Benguigui a ajouté Mme. Donze dans cette scène. Cette addition montre que Zouina et Mme. Donze ont plus en commun qu'elles ne croient. Comme le film atteint plus de gens que le livre, Benguigui peut faire un commentaire sur le racisme actuel en France. Elle essaie de rapprocher les gens surtout les femmes par leurs ressemblances.

Zouina arrive à une émancipation à la fin du livre. Après la visite qu'elle rend et Malika, Zouina refuse un taxi offert par Mme. Manat. Elle exerce sa nouvelle indépendance et prend le bus avec ses enfants pour rentrer. Le chauffeur du bus qui s'intéresse et Zouina dès la première fois qu'il l'a vue quand elle est arrivée chez son mari est content de la voir. Alors quand elle monte dans son bus, blessée d'avoir trop fortement martelé à la porte et la fenêtre de Malika, il s'inquiète pour elle. Il ne la laisse pas payer et il fait descendre les autres passagers. Dans le film, on voit un lien entre Zouina et le chauffeur du bus, qui n'existe pas dans le roman.

Benguigui évoque sur l'écran la possibilité d'une nouvelle liaison romantique et presque sexuelle. Ceci rappelle l'exotisme érotique entre colonisateur et colonisée, mais il est clair que dans cette scène, la situation est différente. Il s'agit d'une rencontre d'un homme et une femme, et non pas d'un heurt entre colonisateur et colonisée, qui sont marqués par les inégalités de pouvoir. Cette rencontre égalitaire montre un troisième espace possible entre différences et similarités.

Quand Zouina arrive chez elle, tout le monde est ill. « Tous la regardent, figes de stupeur, comme les mannequins d'un musée de cire » (Benguigui 155). Le silence règne jusqu'à quand Aicha l'interrompt, « ça fait quatre heures qu'on te cherche ! Maudite sois-tu ! » Aicha ne peut plus toucher Zouina, car elle a trouvé sa puissance. Même Ahmed se révolte pour la première fois contre sa mère, « Tais-toi ! Ferme ta bouche ! A partir d'aujourd'hui, tu dis plus un mot ! Plus jamais ! Tu la laisses tranquille ! » (Benguigui 156). Pour la première fois dans leur mariage, Ahmed appelle Zouina par son prénom et la regarde dans les yeux, enfin la reconnaissant comme une personne. Le livre montre que le thème de « 'one space/one culture' » n'est plus valable (Fauvel155). Zouina devient un amalgame de tout et de tous ceux qu'elle rencontre. Elle se sert de ces rencontres pour définir une nouvelle identité. Maryse Fauvel constate que ce film offre un commentaire sur la France interculturelle contemporaine, bien que les événements du film se passent pendant les années soixante-dix (155). L'idée d'un troisième espace si bien idéologiquement développe par Homi Bhabha est bien achevé dans ce film et ce roman. Les personnages et surtout Zouina trouvent un lieu pour épanouir leurs identités riches et diverses.

5. L'identité : être l'autre dans Le Ventre de l'Atlantique chez Fatou Diome

L'Autre, Salie l'est depuis sa naissance. « Incarnation du péché, fille du diable » (DIOME, 2003: 85), Salie aurait dû être déclarée morte à la naissance car la tradition n'accepte pas les enfants issus d'un amour impossible qui transgresse les lois ancestrales. Ainsi, née dans un petit village, fruit d'une relation amoureuse consommé hors mariage, la jeune fille est rapidement et à jamais stigmatisée comme étrangère et bâtarde, étant placée en bas de la hiérarchie sociale. Abandonnée par sa mère, c'est la grand-mère qui la prend chez elle et qui insiste que la fille porte le nom du père : « Elle portera le nom de son vrai père, ce n'est pas une algue ramassée à la plage, ce n'est pas de l'eau qu'on retrouve dans ses veines, mais du sang. » (DIOME, 2003: 84).

La tradition, on le sait : on ne badine pas avec cela. Et cela, surtout, dans un village situé sur une île lointaine, oubliée dans « le ventre de l'Atlantique ». Ici, les gens vivent selon des lois transmises d'une génération à une autre ; tous se connaissent, forment une grande famille. Alors, une fille dont on ne connaît pas le père, qui porte un nom étranger doit être bannie, répudiée. Heureusement pour tous, elle ne représente pas un grand danger car son nom sera vite oublié au moment du mariage. Incarnation de l'Autre, Salie est considérée même une sorcière, douée d'un pouvoir occulte. Toujours en décalage avec le microcosme de son village, Salie veut aller à école. Mais, même à l'école, elle n'arrive pas vraiment à trouver sa place, car ses collègues, bien qu'enfants, semblent connaître déjà les lois ancestrales : une bâtarde, fille du péché ne peut être que méprisée, marginalisée. Même si encore un petit enfant, Salie incarne déjà l'Autre, l'étranger, l'inacceptable.

L'instituteur, considéré lui-même un étranger car il n'était pas né sur l'île, dit à Salie : « Comme moi, tu resteras toujours une étrangère dans ce village » (DIOME, 2003: 89). C'est toujours lui qui voit dans l'éducation de la jeune fille le seul moyen qui lui permette un jour de quitter « ce panier de crabes », d'aller vers d'autres horizons

où elle pourra être elle-même, malgré sa naissance sous le signe de la culpabilité. Par la suite, l'instituteur restera dans l'âme de Salie comme celui auquel elle doit sa « re-naissance » : « Je lui dois mon premier poème d'amour (...), la première chanson française que j'ai murmurée (...), mon premier phonème, ma première phrase française lue, entendue et comprise (...). Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction (...). Il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde. » (DIOME, 2003: 74). En effet, c'est lui qui a changé le destin de la petite fille : attirée par les mots étrangers que les élèves prononçaient à la sortie de l'école,

Salie commence à aller en cours sans que sa grand-mère le sache ; finalement, l'instituteur demande à la vieille femme d'inscrire sa petite-fille à l'école. C'est ainsi que Salie connaît le chemin de l'école contrairement à d'autres filles de son âge : elle a soif de liberté et pour cela, elle est décidée à apprendre, à découvrir le monde et ses cultures. Petite, consciente de son destin pas comme les autres, Salie ne veut pas partager celui des autres femmes du village: mariage arrangé en fonction des intérêts de la famille, épouse soumise, illettrée, ayant comme seul métier « faire maman » ; elle veut être hors normes, être l'Autre : elle veut devenir une journaliste, une femme qui aie « le droit à la parole » (DIOME, 2003: 219). C'est justement sa naissance sous le signe du péché qui lui donne la force de lutter contre les traditions, de poursuivre un destin différent de ce que le monde attendait d'elle en tant que femme : l'exil, l'errance. Méprisée par tous, elle comprend vite que seul le départ, l'évasion pourrait lui donner la chance de dépasser sa condition d'enfant illégitime dont la naissance a représenté un motif de souffrance, de honte et non pas de joie : « l'exil est devenu ma fatalité (...). Petite déjà, incapable de tout calcul et ignorant les attraits de l'émigration, j'avais compris que partir serait le corollaire de mon existence. Ayant toujours entendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste et mesuré la honte que ma présence représentait pour les miens, j'ai toujours rêvé de me rendre invisible » (DIOME, 2003: 261).

Coupable pour une faute commise par sa mère, Salie se révolte. Elle choisit le chemin douloureux de l'exil. Partir signifie pour elle naître une deuxième fois, avoir la chance de choisir son destin, d'être libre. Partir signifie oser, prendre la parole. Partir signifie changer, évoluer, devenir une autre personne. Partir signifie aussi avoir non pas une identité, mais « des identités ». « Afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j'ai pris ma barque (...). L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire, car vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances » (DIOME, 2003: 262). Ainsi, l'exil semble écrit dans sa destinée. Bâtarde, élevée par sa grand-mère, considérée toujours comme étrangère aux siens, l'exil devient pour Salie une sorte de refuge.

Salie comprend vite que la France n'est pas vraiment « la Terre promise » que tous les immigrés s'imaginent, que le regard des Français vis-à-vis de l'Autre est lourd à porter et que la condition de Noir laisse peu de chances à une intégration réussie dans une société qui laisse peu de place aux immigrés. Ainsi, sa vie d'exilée ne sera qu'une suite « de journées de labeurs, de nuits d'insomnie » (DIOME, 2003: 15). Les siens, restés sur l'île, ne s'inquiètent pas de son sort car finalement elle vit en France où tout va bien. Là-bas, il n'y a pas de maladies, il n'y a pas de difficultés. Salie a quitté son île natale au bras d'un jeune français. Malgré les prévisions de ses proches quant à l'avenir sombre de ce mariage « contre la nature », elle veut croire à une entente possible entre deux êtres ayant une couleur de la peau différente, et, par extension, entre deux cultures différentes. Mais, une fois arrivée en France, Salie comprend qu'un être est jugé selon son apparence et non pas selon ce qu'il est vraiment.

Ainsi, la famille de son mari ne peut accepter une alliance avec une fille à la « peau minuit » : « Une fois chez [mon mari], ma peau ombragea l'idylle – les siens ne voulant que Blanche-Neige -, les noces furent éphémères et la galère tenace » (DIOME, 2003: 51). Elle avait quitté son village et choisi l'exil tout en croyant qu'ailleurs elle pourrait être elle-même et ne plus être perçue comme l'Autre. Mais, elle comprend vite que même en France elle sera l'Autre non pas à cause de sa naissance sous le signe du péché mais à cause de la couleur de sa peau. Restée seule, sans un mari qui soit à ses côtés, Salie décide de poursuivre son chemin et de ne pas abandonner la lutte avec son destin.

Elle continue ses études, travaille comme femme de ménage et comme nounou. Malheureusement, cette vie, ce n'est pas celle dont elle avait rêvée. Mais à qui en parler ? A son frère ? Pour Madické, la France représente

le paradis terrestre ; alors, comment avoir pitié de sa sœur « installée dans une des plus grandes puissances du monde » (DIOME, 2003: 51) ? Pour sa famille et pour les autres villageois, Salie n'était qu'une feignante qui se contentait de faire des études au lieu d'être une épouse exemplaire : « comment aurais-je pu lui [Madické] faire comprendre la solitude de mon exil, mon combat pour la survie et l'état d'alerte permanent où me gardaient mes études ? N'étais-je pas la feignante qui avait choisi l'éden européen et qui jouait l'éternelle écolière à un âge où la plupart de mes camarades d'enfance étaient mariées ? » (DIOME, 2003: 51).

En s'obstinant à ne pas rentrer chez elle la tête basse et à continuer à marcher sur le chemin qu'elle a choisi, «un chemin complètement étranger aux miens » (Diome, 2003:52), Salie veut montrer aux siens qu'elle peut réussir seule malgré un destin qui a été contre elle dès sa naissance. Rentrée chez elle, à Niodor, pendant les vacances, Salie essaie de mettre en garde les jeunes qui rêvent d'une vie meilleure en France et qui veulent y parvenir coûte que coûte. Elle leur parle d'un aspect de la vie en métropole que peu d'immigrés acceptent de faire connaître aux autres. Elle leur parle des « humains épuisés par une longue journée passée à tenter de survivre » (DIOME, 2003: 100), de tous ceux qui hantent «les bouches du métro », qui font la manche, qui squattent les églises, qui sont dans une perpétuelle clandestinité ; elle leur parle aussi de tous ces immigrés africains qui sont exploités, qui arrivent difficilement à avoir les papiers ; elle leur raconte aussi que dès l'aéroport, l'officier des douanes leur dit « Ça me saoule que vous veniez chercher votre fortune ici. Vous n'avez qu'à rester sous les cocotiers chez vous ».

Ce que Salie veut faire comprendre aux amis de Madické pour lesquels la France est l'Eldorado tant rêvé, où tous leurs rêves pourront vite s'accomplir c'est que là-bas, ce qui compte c'est «la préférence épidermique » (DIOME, 2003: 203) : même dans le pays des Droits de l'homme, on rencontre des policiers racistes, des patrons qui exploitent leurs employés, des gens avec des clichés sur l'Afrique et les Africains. Pour les Français, les immigrés africains sont «d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau » (DIOME, 2003: 203). Et ce sentiment d'exclusion n'est pas ressenti seulement par les immigrés clandestins, mais aussi par Salie, jeune étudiante. Malgré ses bonnes intentions, Salie n'arrive pas à convaincre les jeunes habitants de Niodor de la vie minable qu'ils risquent de mener en France.

Et cela parce qu'elle-même s'entête de vivre dans un pays qui ne sera jamais vraiment « chez elle » : « Comment pourrais-je faire comprendre à ces jeunes qu'il n'était pas évident de vivre en France alors que moi-même j'y habitais depuis tant d'années ? » (DIOME, 2003: 205). Pour ces jeunes, elle n'était qu'une individualiste, occidentalisée qui ne voulait pas que d'autres personnes jouissent d'une vie luxueuse de l'autre côté de l'Atlantique, dans le pays de toutes les possibilités. Pourtant, le refus de Salie de faire venir Madické en France n'est que la preuve de l'amour qu'elle porte à son-frère. Elle a mené une vie trop dure en exil, en tant qu'immigrée d'origine africaine pour qu'elle puisse prendre sur elle le rôle de «guide vers la Terre promise» de Madické. Pourtant, malgré la distance immense qui la sépare de sa terre natale, Salie est accompagnée à chaque pas qu'elle fait sur la terre européenne par le souvenir «de la liberté d'autrefois», « du sable », « de la terre africaine ».

En effet, ce n'est que le souvenir de sa terre lointaine qui est à ses côtés dans son exil choisi. En France, personne ne s'intéresse à quelle heure elle arrive à la maison, de ce qu'elle fait, si elle souffre ou si elle est seule. En France, elle n'a que son e-mail et le répondeur téléphonique. Il n'y a personne à côté d'elle qui lui sourit, qui lui parle, qui s'inquiète pour elle : « Je pensais à ma vie solitaire en Europe où personne ne se soucie de mes allées et venues, où ma seule serrure compte mes heures d'absence. Un e-mail ou un message sur le répondeur téléphonique, ça ne sourit pas, ça ne s'inquiète pas, ça ne s'impatiente pas, ça ne vide pas une tasse de café, encore moins un cœur plein de mélancolie » (DIOME, 2003: 220).

Au fur et à mesure que le temps passe, les habitants de Niodor ne se contentent plus de mépriser Salie à cause de sa naissance suite à un amour interdit. Partie en France à la recherche d'une vie nouvelle, Salie continue à être l'Autre parce que les proches considèrent qu'elle a pris une certaine distance quant aux traditions ancestrales selon lesquelles s'organise la vie de toute la communauté de Niodor. Lors des premières vacances que Salie

passé au village, une chose n'échappe pas inaperçue : elle était venue toute seule sans l'homme qui l'avait emmenée en France. Personne n'essaie de demander des explications à Salie.

Pour eux, il y a une seule explication possible : Salie n'a pas su être une bonne épouse, c'est-à-dire une épouse soumise « à l'africaine ». Même s'ils lui avaient prédit dès le début l'échec de son mariage « contre la nature », les habitants de Niodor ne reprochent qu'à Salie son divorce : « J'étais venue sans l'homme blanc qu'ils avaient d'abord rejeté, avant de l'accepter par manque d'emprise sur moi (...). On me reprocha mon divorce (...) : si un homme quitte sa femme, c'est qu'elle n'a pas su être une bonne épouse » (DIOME, 2003: 68).

Rentrée chez elle, Salie devient de plus en plus consciente du fait que le chemin qu'elle a choisi dans sa vie est complètement différent de celui qu'une femme africaine, par la tradition, est obligée d'emprunter : « J'enviais leur sérénité [des femmes], ce confort psychologique qu'elles tiraient sans doute de la fermeté de leurs convictions (...). Menhirs sur le socle de la tradition, le tourbillon du brassage culturel qui me faisait vaciller les laissait indemnes. Elles suivaient leurs lignes, je cherchais la mienne vers une autre direction ; nous n'avions rien à nous dire » (DIOME, 2003: 69). En quittant son village natal, Salie laisse aussi derrière elle tous les coutumes et les traditions que les villageois respectaient de génération en génération : le droit d'aînesse, la soumission de la femme qui ne pouvait régner que dans la cuisine, le mariage arrangé, l'islamisme qui demandait à la femme de se couvrir, le pouvoir des marabouts et des esprits maléfiques, le droit de vie et de mort sur un enfant bâtard. Quand Madické se décide de faire appel à un marabout pour l'aider à partir en France, Salie se révolte : pour elle, les rituels de ces marabouts ne sont que des mensonges, des moyens pour soustraire de l'argent aux gens. Pour Madické, l'attitude de sa sœur n'est que la preuve que celle-ci a changé sous l'influence négative de l'Occident, qu'elle est devenue une « Autre », différente de tous ceux qui habitaient sur île et qui avaient une grande considération pour les marabouts : « Tu les [les marabouts] dénigres toujours sans aucune raison (...). Tu crois avoir percé tous les mystères à l'école ! T'es vraiment occidentalisée. Mademoiselle critique maintenant nos coutumes » (DIOME, 2003: 161). A cela s'ajoute le refus de Salie d'aider son frère : Madické y voit seulement l'attitude égoïste de sa sœur qui, devenue « une européenne », n'accepte plus d'aider ces proches : « Tu es devenue une européenne, une individualiste. Un gars du village revenu de France dit que tu réussis très bien là-bas (...). Avec tout le fric que tu gagnes maintenant, si tu n'étais pas égoïste, tu m'aurais payé le billet, tu m'aurais fait venir chez toi » (DIOME, 2003: 183). Même les autres femmes évitent Salie car la jeune femme ne leur ressemble pas. Elle n'appartient plus à leur univers ; quant à toutes ces femmes, épouses soumises, elles n'appartiennent non plus à l'univers de Salie.

Ainsi, elles finissent par s'éviter mutuellement, chacune suivant le chemin que son destin lui a tracé : Salie, le chemin de l'écriture, de la lecture; les autres femmes, le chemin de la famille, des occupations habituelles d'une femme africaine : la cuisine, le mari, les enfants. Si Salie essaie de ne pas juger la manière de vivre de toutes ces femmes, celles-ci lui reprochent son mode de vie occidental : « Ma présence les dérange. Depuis longtemps, elles me considèrent comme une feignante (...), une égoïste qui préfère s'isoler (...) que de participer aux discussions (...). Elles me regardaient écrire, errant d'un coin à l'autre et ça les agaçait.

Je lisais leurs reproches sous leurs cils noirs, mais mon silence les désarmait ; elles faisaient mine de m'ignorer. Mon stylo continuait à tracer le chemin que j'avais emprunté pour les quitter. Chaque cahier rempli, chaque livre lu, chaque dictionnaire consulté est une brique supplémentaire sur le mur qui se dresse entre elles et moi » (DIOME, 2003: 197). Ainsi, l'éducation dresse une barrière entre Salie et les autres femmes, une barrière qui lui permet de trouver la tranquillité nécessaire pour écrire.

Pour Salie, l'écriture devient une forme de liberté car elle peut prendre la parole et oser faire tout ce que sa mère n'a pas pu faire. En France, c'est grâce à l'écriture que la jeune femme se sent plus proche des siens car c'est avec son stylo qu'elle « déterre les mots et découvre des vestiges en traçant sur [son] cœur les contours de la terre qui [l']a vue naître et partir » (DIOME, 2003: 259). Revenir chez elle, dans son village natal, devient pour Salie synonyme de voyager à l'étranger. Elle est consciente qu'elle a changé, que sa vie en Europe l'a changée, l'a transformée en « l'Autre », incomprise, méprisée. Rentrée au village, tout le monde l'accueille les bras ouverts ; tous viennent lui rendre visite. Mais, est-ce qu'ils le font parce qu'elle leur a réellement manqué ou parce qu'ils attendent de sa part des cadeaux ou même de l'argent ? « Je vais chez moi comme on va à

l'étranger, car je suis devenue l'autre pour ceux que je continue à appeler les miens. Je ne sais plus quel sens donner à l'effervescence que suscite mon arrivée » (DIOME, 2003: 190).

En plus, tout le monde s'attend à ce qu'elle emmène son frère avec elle en France : « Tu ferais mieux d'emmener ton frère au lieu de te trouver des prétextes pour encore le laisser là. Sache que tout le monde ici pense que t'es égoïste de pas l'aider à partir » (DIOME, 2003: 205). Même si finalement Salie envoie à son frère une somme d'argent pour l'aider à ouvrir sa propre boutique au village, celui-ci n'hésite pas à critiquer son attitude : ce qu'il veut c'est aller en France, la terre promise et non pas travailler dans son village. Madické considère que si Salie ne veut pas rentrer pour toujours au village et qu'elle l'oblige d'y rester malgré ses rêves de devenir un grand footballeur en France c'est parce qu'elle a trahi sa terre natale, qu'elle l'a oubliée à cause de sa vie parfaite qu'elle mène en Europe : « Si tu trouves que c'est mieux de se débrouiller au pays, pourquoi ne reviens-tu pas, toi ? (...) Cette terre où tu veux me garder, cette terre, ça te dit encore quelque chose à toi ? Mais non, mademoiselle ne se sent plus chez elle ici. Tu veux que je reste ici, et toi, pourquoi t'es partie, toi ? » (DIOME, 2003: 258).

Salie est une « Autre » même pour les gens qui ne la connaissent pas. A M'bour, quand elle veut louer une chambre à un hôtel, le réceptionniste lui parle comme si elle était une étrangère et non pas une Sénégalaise qui était venue passer les vacances dans son pays natal : « "-Je suis en vacances, voilà mon passeport et ma carte de résident", "-Ah, une Francenabé (...) ! Bienvenue chez nous !" Bienvenue chez nous, comme si ce pays n'était plus le mien. De quel droit me traitait-il d'étrangère, alors que je lui avais présenté une carte d'identité similaire avec la sienne ? Etrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays » (DIOME, 2003: 228). Seul l'instituteur voit en Salie la même jeune fille qui, autrefois, entrait en cachette dans la salle de classe pour suivre ses cours, qui a triché, a volé, a menti et a trahi la personne qu'elle aimait le plus, sa grand-mère, seulement pour pouvoir aller à l'école, cet endroit où la tradition lui refusait l'entrée. L'instituteur continue à voir en Salie la jeune fille qui a voulu apprendre pour avoir la chance de changer sa vie non pas en devenant une immigrée clandestine qui lutte à chaque moment pour sa vie, mais, au contraire, en faisant ses études en France. Pour lui, Salie est restée même une « erreur » de Dieu : elle aurait dû être un garçon et non pas une fille car, dès son enfance elle préférait jouer avec les garçons plutôt qu'aider les femmes à préparer les repas ou accomplir les tâches ménagères. Grande, Salie évite toujours l'entourage des femmes dont les seuls sujets de discussion sont la cuisine et leurs progénitures : « Je constate que tu n'as pas changé. Tu as grandi mais tu es restée le garçon manqué de la maison, tu évites encore les commérages de bonnes femmes. J'ai toujours compris que tu quitterais ce panier de crabes, mais je suis content de voir la petite liane bien enracinée » (DIOME, 2003: 195). Malgré l'attitude de l'instituteur, Salie finit par ressentir vivement son « altérité ».

Le temps qui s'est écoulé depuis son départ et la distance qui sépare la France de son village natal, ont tout transformé. Ils ont transformé Salie ; maintenant plus que jamais elle est l'Autre. Ils ont transformé aussi les rapports entre les gens : les amitiés ont peu à peu disparu ; les proches ne la comprennent pas ; elle ne peut pas leur avouer sa tristesse, sa mélancolie ; elle ne peut pas leur parler du sentiment paradoxal qui l'habite : en France, c'est l'Afrique qui lui manque, de retour, dans son village natal, c'est la France qui lui manque : « Soudain, je me sentis isolée. Avec qui parler ? (...). Chez moi, j'étais nostalgique de l'ailleurs, où l'Autre est mien autrement. Et je pensais à ceux qui, là-bas, trouvent ma tristesse légitime et me consolent, quand l'Afrique me manque (...). Evoquer mon manque de France sur ma terre natale serait considéré comme une trahison, je devais porter cette mélancolie comme on porte un enfant illégitime, en silence » (DIOME, 2003: 209).

Fille d'ici et d'ailleurs, Salie comprend finalement qu'elle ne peut plus être entièrement africaine, de même qu'elle ne peut pas être entièrement européenne. Choissant l'exil, Salie finit par ne plus avoir une simple identité, mais, tout au contraire une identité complexe, où se mélange quelque chose de l'Afrique et quelque chose de la France : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner » (DIOME, 2003: 210). Quand son frère lui demande de laisser derrière elle la vie menée en France, de nier sa nouvelle condition d'européenne, Salie se rend compte qu'elle ne peut pas choisir entre son pays natal et son pays d'adoption. Elle est chez elle à Niodor, sur une île oubliée dans « le ventre de l'Atlantique » mais aussi, en France, à Strasbourg, où elle mène sa vie d'exilée, avec ses joies et ses souffrances.

Ainsi, Salie finit par dépasser altérité : il est vrai qu'elle restera à jamais l'Autre sur son île car elle est l'enfant du péché et en plus elle est devenue une occidentale ; il est vrai aussi qu'elle restera à jamais l'Autre en France, dans son pays d'accueil, car elle est une immigrée et en plus elle a la « peau minuit ». Mais, ce qui est important, c'est qu'elle se considère un « être hybride » qui ne peut choisir entre deux identités qui la définissent en égale mesure. Elle est consciente de son « double-soi » : un « moi d'ici » et un « moi de là-bas ». Elle ne veut pas opposer Niodor à la France, mais tout au contraire elle veut les additionner, les mélanger : « Ainsi, personnage hybride, tiraillé entre deux pays, Salie tente de créer son espace personnel, son troisième espace, sur une feuille blanche, à l'aide de son stylo ».

A travers l'histoire de Salie, Fatou Diome dit la difficulté de l'être humain d'« être l'Autre partout » et insiste sur le fait que l'identité doit se vivre comme un tout. Salie ne veut pas choisir, elle est Africaine et européenne à la fois : « La quête identitaire, la quête de soi de Salie, traverse tous ces espaces (africains, européens) et se revendique de chacun d'eux, malgré l'opinion générale et contre toute logique d'exclusion » (BOUDREAU, 2006 : 5). Elle se veut « une citoyenne du monde » avec une grande liberté de mouvement qui rejette les frontières tracées par les hommes qui ne font que « blesser la terre de Dieu » (DIOME, 2003 :254). Ainsi, la patrie de Salie se trouve partout et nulle part, car elle finit par se considérer chez elle où qu'elle aille sur terre : « Je cherche mon pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire (...). Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi » (DIOME, 2003 : 296).

3. CONCLUSION

La femme depuis sa naissance est à la recherche de son identité autant que femme dans un monde où il y a la domination masculine. Ce monde où la femme n'a pas de place que dans l'espace public c'est-à-dire son domicile où elle vit, l'espace privé est consacré au masculin. Les auteures Yamina Benguigui et Fatou Diome à travers leurs écritures essaient de revendiquer que la femme ait une place dans l'espace public. A travers les protagonistes de leurs récits, elles revendiquent l'émancipation de cette dernière, ainsi que l'identité féminine. Zouina la protagoniste d'Inch'allah dimanche est partie vers la France pour vivre près de son mari. A travers son voyage elle est à la recherche de son identité autant qu'algérienne, mais elle sera confrontée à une autre identité française. Mais lors de son séjour, elle eut son émancipation autant que femme algérienne. Salie la protagoniste de roman *Le Ventre de l'Atlantique*, elle est à la recherche de son identité depuis sa naissance, à travers être l'autre.

4. REFERENCES

1. Bachelard, G. 1942. *L'Eau et les Rêves* 210. Paris : Corti.
2. Benguigui, Y. 2002. *Inch'Allah dimanche*. Paris : Albin Michel. Benguigui, Y, dir. 2001. *Inch'Allah dimanche*. Film Movement.
3. Casado, M.G. 2010. « Affirmation de soi et sororité dans *Inch'Allah dimanche* de Yamina Benguigui ». *Afroeuropa*, no 4.2, p. 1-13.
4. Cazenave, O. 1996. *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman féminin*. Paris : L'Harmattan, Coll. « Critiques littéraires ».
5. Deleuze, G et Guattari, F. 1980. *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie, II*. Paris : Éditions de Minuit.
6. Diome, F. 2003. *Le ventre de l'Atlantique*. Paris : Éditions Anne Carrière.
7. Donaldson, O. 2010. « The Migrant Homemaker: Historicizing Gender Between Nations in Yamina Benguigui's *Inch'Allah dimanche* ». *Reconstruction : Studies in Contemporary Culture* no10.4. [En ligne]: http://reconstruction.eserver.org/Issues/104/Donaldson_01.shtml. [consulté le 30 février 2018].
8. Glissant, E. 1990. *Poétique de la Relation*. Paris : Gallimard. Latiri, D. C. 2003. « Représentations de la femme migrante dans *Inch'Allah dimanche* », *The Web Journal of French Media Studies* no 6. <http://wjfms.ncl.ac.uk/LatiriWJ.htm>. [Consulté le 7 mars 2016].

9. Massey, D. 1994. *Space, Place and Gender*. Minneapolis: University Press Minnesota. Meeran, Z. 2005. « Inch'Allah dimanche vs Lila dit ça. » *Mediascape*. [En ligne]: <http://www.tft.ucla.edu/mediascape/archive/volume01/number01/articles/meeran.htm>. [consulté le 10 février 2018].
10. Naficy, H. 2001. *An Accented Cinema: Exilic and Diasporic Filmmaking*. Princeton: Princeton University Press.
11. Shohat, E. 1998. *Talking Visions: Multicultural Feminism in a Transnational Age*. Cambridge : MIT Press.
12. Tarquini, V. 2009. « Le Ventre de l'Atlantique : L'espace symbolique de Fatou Diome ». *Afroeuropa-Revue des études afro européennes*, Rome : Università Roma Tre.

INFO

Corresponding Author: TANJI Lobna, Etudes doctorale en sciences sociales, faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ain Chock / Université Hassan II, Maroc.

How to cite/reference this article: TANJI Lobna, The Discourse of Identity Between Two Cultures in Migrant Literature: Yamina Benguigui and Fatou Diome, *Asian. Jour. Social. Scie. Mgmt. Tech.* 2024; 6(3): 97-108.

Notes

ⁱ Doytcheva, Milena. *Le multiculturalisme*. Paris : La Découverte, coll. Repères, 2005, p. 8.

ⁱⁱ Dasen, Pierre. « Approches interculturelles ». *Raisons éducatives* 3 (2000). 18. <http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/dasen/home/pages/doc/apprinter00.pdf> Djaout, p. 18

ⁱⁱⁱ Maurice Benichou, *Le multiculturalisme*. Paris : Bréal, 2005, p. 11

^{iv} Daniel Sibony, *Entre-Deux : l'origine en partage*. Paris : Seuil, coll. « La couleur des idées », 1991.

^v Berque, Jacques. *L'immigration à l'école de la République*. Centre national de documentation pédagogique, 1985, p. 5.